

# Le vieux monde s'écroule...

**L**a destruction d'une prison par le peuple, au terme d'une célébration en mémoire d'un prêtre assassiné au Brésil, est-elle un « signe des temps » ?

On sait que « la prise de la Bastille » ne fut qu'un incident dans la tourmente révolutionnaire de 1789 ; elle ne devint le symbole de la liberté qu'avec les « liturgies » qu'il fallut bien inventer pour célébrer la liberté, sans doute parce que les changements structurels ne modifiaient pas d'emblée la vie quotidienne et qu'il fallait leur donner tout leur poids symbolique pour les faire entrer dans les mœurs.

A Ribeirão Bonito, c'est de la liturgie des morts qu'a découlé, comme allant de soi, la destruction de la prison, « sans haine de la haine et sans peur de la liberté », comme le dit l'évêque qui en fait lui-même le récit.

Le 11 octobre, le P. Joao Bosco Penido Burnier accompagne son frère Pedro Casaldaliga au commissariat pour prendre la défense de deux femmes arrêtées et torturées : un policier s'emporte et lui tire une balle dans la tête. Il est mort en offrant ses souffrances pour le peuple. « Il a donné son sang pour nous, commente son évêque. Nous avons pris un engagement. L'engagement de notre libération. »

A la messe du septième jour, il y a grand concours de fidèles autour de l'évêque. La parole de Dieu s'exprime dans les prises de parole du peuple : « Le P. Joao est mort à notre place parce qu'on n'a pas eu le courage d'y aller tous ensemble... Le P. Joao n'est pas mort. Il continue à vivre avec nous... Le sang qu'il a versé pour nous, va nous donner des forces pour qu'on ne faiblisse pas. »

Après la messe, la foule en prière va planter une croix sur le lieu de l'assassinat. Tout le monde se tait, puis la parole surgit de nouveau : « Et si demain un de nos frères est arrêté injustement, est-ce qu'on aura le courage de venir tous ici, comme aujourd'hui, pour le libérer ? »

En un instant, la conscience collective prend consistance et quelques minutes après, la prison, symbole de toute l'injustice du monde, n'existait plus.

On peut discuter la tactique des gestes du peuple, commente l'évêque. Mais moins ils sont tactiques, plus ils sont spontanés. Et pourquoi le peuple n'aurait-il pas ses gestes prophétiques ? Les gestes du peuple

sont la voix du peuple et la voix du peuple est la voix de Dieu. »

Une semaine plus tard, la commission représentative de la conférence nationale des évêques du Brésil signait un document revendiquant, avec l'autorité de la charge pastorale, la justice et la liberté dont le peuple du Mato Grosso venait d'inscrire symboliquement l'exigence dans l'histoire, sur la croix plantée à l'emplacement d'une prison.

Ainsi se prolongent les Actes des Apôtres qui n'ont pourtant jamais attaqué l'ordre établi ; mais en annonçant que « Jésus est Seigneur » ils rendaient évident que César n'est pas Dieu : ainsi était descellée la clef de voûte de l'empire romain.

Par la suite, quand il fallut construire l'Europe sur les ruines de l'empire, dans le climat d'insécurité qu'avait engendré l'immense brassage de populations des « invasions barbares », l'Eglise, seule structure restée debout, a dû s'employer à faire aller de soi les organisations nécessaires à la vie en société... Bientôt elle allait sacrer les rois, sacralisant ainsi les régimes qui se mettaient en place. Le christianisme devenait la religion civile de l'Occident, avec d'autant plus d'évidence que l'Islam, religion conquérante, faisait pression aux frontières et que la résistance, nécessaire et sacralisée, empêchait la guerre civile toujours menaçante.

Les sociétés modernes se sont construites en s'émancipant de la tutelle de l'Eglise qui s'était ainsi imposée à elles...

Mais dans ce surgissement de la « chrétienté » qu'est l'Amérique latine, ceux qui maintiennent l'ordre croient encore, ou feignent de croire, qu'ils défendent la « civilisation chrétienne » contre la subversion athée... Et l'Eglise aussi l'a cru et souvent le croit encore... jusqu'au moment où commence à surgir dans le peuple la prise de conscience que c'est Dieu lui-même qui l'appelle à se mettre debout pour créer le monde avec Lui, en « renversant les puissances de leurs trônes ».

« Il y a eu une époque, reconnaissent les évêques du Brésil, où, dans nos prédications, nous donnions surtout des conseils de patience et de résignation. Aujourd'hui, sans pour autant cesser de faire comme autrefois, nous nous adressons aux grands et aux puissants pour les mettre en face de leurs responsabilités devant les souffrances du peuple... Aujourd'hui, elle

(l'Eglise) ne réclame plus pour le peuple l'aumône d'un superflu tombant de la table des riches : elle réclame une répartition plus juste des biens... L'Eglise n'ignore pas que la part la plus belle du Royaume sera vécue dans la maison du Père, mais elle sait que le Royaume de Dieu commence dès ici-bas... »

Ainsi, au moment même où la situation se durcit et semble se figer dans les contraintes et la logique que lui impose la doctrine de la sécurité nationale, c'est le peuple lui-même qui soulève l'Eglise pour qu'en disant que César, le pouvoir, n'est ni Dieu ni l'envoyé de Dieu, elle puisse à nouveau proclamer que Jésus est Seigneur et que la vie est plus forte que la mort.

Geste prophétique, suggère l'évêque qui, étant aussi poète, perçoit, comme les prophètes, le sens de l'histoire en train de se faire et, peut-être, en train de basculer. Car si l'histoire est tout de même « montée humaine », comme aimait à le dire Lebrez, peut-être inspiré de Teilhard, et pas seulement fracas, cendres et larmes, l'avenir est déjà inscrit dans le présent : seuls les « voyants » savent le lire parce qu'ils pressentent l'adhésion des pauvres au discours « volontariste » qu'ils leur tiennent pour les soulever vers Dieu en les appelant à « changer le monde ».

Si Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants, si Jésus est Seigneur, les fondations d'un monde qui se réclame encore de lui, s'étant pour une bonne part construit avec « l'intention » d'étendre son règne, sont déjà ébranlées. Quand les peuples n'ont plus rien à perdre, leur voix et leurs gestes deviennent irrésistibles.

La révolution qui se prépare et que Lebrez, déjà, annonçait et appelait de ses vœux, tout en la préparant dans toutes ses démarches, ne sera peut-être ni celle que certains redoutent ni celle que certains souhaitent. Les tremblements de terre qui se multiplient depuis quelques années annoncent peut-être des « tremblements de peuples », des bouleversements venus des profondeurs d'une humanité bafouée, humiliée, écrasée, depuis les siècles des siècles et qui s'apprête à se dresser pour exister enfin dans la dignité, la justice et la liberté.

Une « révolution spirituelle » comme la pressentait André Malraux, un « retour sauvage de Dieu » comme l'annonçait

Maurice Clavel ? Qui oserait prophétiser, au sens « divinatoire » du mot ? Ceux qui « savent » ou croyaient savoir comment se font les révolutions n'ont pas fini d'y perdre leur latin : la révolution qui se prépare sera inédite comme toutes les révolutions.

Aussi étonnant que cela puisse paraître dans un univers culturel, dont la « mort de Dieu » était devenue une des « évidences », Dieu sera présent à cette révolution, et l'Eglise, sous peine d'y perdre son âme, devra de nouveau trouver les mots pour dire que « Jésus est Seigneur » sur les ruines d'un vieux monde qu'elle a largement contribué à construire comme il s'est fait ; et il est clair aujourd'hui qu'il s'est très mal organisé : ce sont ses structures qui engendrent le « sous-développement », l'injustice, la misère ; mais quand ceux qui en sont les victimes en prennent une conscience critique, leur voix, en effet, devient la voix de Dieu disant ce qui pour lui aussi, pour lui d'abord, est devenu intolérable.

Les paysans et les évêques du Brésil commencent à parler le même langage qui est aussi celui d'un Nyerere ou des paysans des Philippines méditant la Bible au cœur même de leur lutte pour la réforme agraire. N'en déplaise à tous ceux qui redoutent une utilisation de la Parole de Dieu pour des luttes partisans, c'est bien à la Parole de Dieu que se ressource, en redécouvrant l'intelligence, ceux, de plus en plus nombreux, qui ne toléreront plus que Dieu soit utilisé pour légitimer un « ordre » dont l'injustice devient chaque jour plus criante.

Mais ceux-là, s'ils ne pourrissent pas dans les prisons que le peuple n'a pas encore détruites, ont entendu la voix des évêques du monde entier disant au Synode de 1971 sur la justice dans le monde : « Le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde nous apparaît pleinement comme une dimension constitutive de la prédication de l'Evangile qui est la mission de l'Eglise pour la rédemption de l'humanité et sa libération de toute situation oppressive. »

Quand l'Evangile est annoncé, quand l'Eglise dit que « Jésus est Seigneur », le vieux monde s'écroule.

\* Du Centre L.-J. Lebrez : « Foi et développement ».

in : la Croix, 9/12/1976

Entwickelt heisst jener Teil der Welt, wo der Dreck ein Problem geworden ist.

(Heinrich Nüsse)